

La Peintre

Laurent Mancœuvre

La Peintre

roman

Couverture :
Mary Cassatt,
Autoportrait
Vers 1880
National Portrait Gallery, Smithsonian Institution

© Editions des Falaises, 2020
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



*A ma femme,
avec tout mon amour.*

Le Havre, samedi 6 septembre 1862, 6 heures du matin

— Fleury, vous êtes en retard !

Virginie se retourna. Le roi des enfers venait de se manifester sous l'apparence du contremaître, un ancien sous-officier de la marine, à la voix assez puissante pour dominer le bruit des machines. Il se tenait au milieu de l'allée, les jambes écartées, grand, épais, massif, le visage lourd, au nez cassé, des yeux saillants que l'habitude de l'alcool avait rendus vagues, des lèvres épaisses et molles. Sous la longue et haute nef éclairée par une verrière, les métiers ronflaient, assourdissants. La poussière était suffocante. De maigres silhouettes se faufilaient sous les énormes machines pour ramasser les déchets de coton pendant que le chariot s'écartait ; d'autres s'empressaient de rattacher les fils rompus. Virginie fit glisser sous son fichu une mèche de cheveux couleur de blé mur qui s'était échappée avant de lancer sèchement :

— Mademoiselle Fleury, je vous prie.

Les machines continuaient à tourner, mais tous les yeux étaient maintenant fixés sur la scène qui se déroulait dans l'allée. S'il était impossible d'entendre ce qui se disait, au moins voyait-on le tête-à-tête de la retardataire et du contremaître. Ordinairement, les ouvrières baissaient les yeux devant le contremaître. Virginie continua de le dévisager, dissimulant avec peine son mépris. Elle ramena le pan de sa pèlerine sur sa stricte robe noire, qui dissimulait difficilement la plénitude de son corps.

— Et cessez de me regarder à la manière d'un maquignon !

Les mâchoires du contremaître se crispèrent. Les jointures de ses formidables poings blanchirent. L'homme

s'approcha, menaçant. Virginie sentit son cœur battre plus vite. L'haleine du contremaître, lourde et empuantie d'alcool, l'offusquait, mais elle ne fléchit pas :

— On ne se permet pas de me parler comme ça, Fleury.

Les machines continuaient à vrombir. Le contremaître parvint à se dominer. Ses poings se détendirent peu à peu. Il annonça d'une voix douceuse :

— Vous venez de perdre une demi-journée de salaire...

Puis, d'un ton redevenu menaçant : Filez !

Virginie remonta l'allée avec une lenteur affectée. La vie reprenait son rythme habituel. Les silhouettes hâves s'empressaient autour des machines. Virginie poussa une porte vitrée – du verre dépoli – sur lequel était gravé en lettres élégantes : *Bureau*. Le chef des écritures leva les yeux :

— Ah, vous voilà...

Depuis son bureau juché sur une estrade, le père Constant dominait la pièce encombrée de meubles et de casiers destinés aux registres et à la correspondance. Virginie prit en passant un grand registre recouvert de toile noire. Elle s'installa à l'une des deux tables de chêne qui occupaient le centre de la pièce. Elle ne voyait que le dos de son collègue, occupé à quelque travail d'écriture. De son perchoir, le père Constant pouvait les surveiller.

On n'entendait que le bruit des plumes grattant le papier et le ronronnement amorti des bobineuses. Soudain, le porte-plume d'Ernest tomba sur le sol avec un bruit sec. Le père Constant fulmina :

— Décidément, vous êtes de plus en plus maladroit, Cabourg ! Vous allez encore fouler une plume. À ce rythme, on finira par les retenir sur votre salaire...

Ernest se baissa, tandis que le père Constant poursuivait :

— J'espère qu'au moins vous n'avez pas fait une tache d'encre.

Ernest murmura :

— Ça va ?

Devinant le regard inquisiteur du père Constant, dans son dos, Virginie se contenta de cligner affirmativement des yeux.

Virginie était arrivée à l'usine un an plus tôt. Elle s'était sentie si seule, si triste, dans cette atmosphère de silence contraint. Lorsque la sirène qui annonçait la fin de la journée de travail avait retenti, Virginie avait rangé son matériel, en se demandant si elle aurait le courage de revenir le lendemain. Ernest l'avait rattrapée au moment où elle allait franchir les grilles de l'usine :

— Où habitez-vous, mademoiselle ?

Elle avait hésité. Une jeune fille comme il faut ne devait pas donner son adresse à un inconnu. Pourtant, elle avait répondu :

— Sur le Grand Quai.

— Alors, nous sommes presque voisins. Est-ce que vous me permettez de faire le chemin avec vous ?

Il paraissait honnête et il avait un sourire généreux ; elle avait désespérément besoin de réconfort. Toute en marchant, il lui avait dit :

— Vous verrez, après quelques jours, on trouve cela moins triste.

— Comment savez-vous que je suis triste ?

Il avait haussé les épaules :

— Personne ne serait joyeux de s'enfermer dans cette cage...

Par la suite, Ernest prépara l'encre pour Virginie.

Quand il faisait froid – avec son immense façade vitrée, le bureau était glacial –, Ernest prenait quelques charbons dans le poêle pour les glisser dans la chauffeuse de Virginie. Elle appréciait ces attentions et elle avait pris un plaisir croissant à la présence d'Ernest.

Le père Constant passa de son pas traînant et sortit. Il allait sans doute satisfaire un besoin pressant. Ernest se retourna :

— J'ai eu du mal à me réveiller ce matin, expliqua Virginie. J'ai tenu tête à ce porc de Berthélémy. Ça me vaudra une demi-journée de salaire en moins...

Ernest la regardait, manifestement impressionné. Virginie aperçut la silhouette du père Constant se profiler derrière la vitre.

— Il revient !

Aussitôt, Ernest reprit son travail et Virginie se pencha sur les colonnes de chiffres.

— Mademoiselle Fleury !

Virginie se leva et se dirigea vers l'estrade. Le chef des écritures arborait un sourire satisfait. Il dit, à voix basse :

— Votre demi-journée de salaire ne sera pas retenue.

Virginie rougit :

— Je vous remercie, monsieur.

Le père Constant grogna, l'air embarrassé :

— Ne me remerciez pas. Mais je compte sur vous : plus de retard, hein ! Allez, reprenez votre travail...

Le chef des écritures avait simplement dû rappeler au contremaître que lui seul avait le pouvoir de blâmer ou de faire récompenser les employés de son bureau.

On était samedi. Comme chaque fin de semaine, Virginie et Ernest rangèrent et nettoquèrent les bureaux. Ernest fourra aussi discrètement que possible un papier dans l'une des poches de sa veste. Comme il n'avait pas trop de travail, il avait rédigé en cachette un brouillon d'article pour le *Journal du Havre*. Plusieurs de ses articles avaient été publiés, sous un pseudonyme naturellement. À la filature, on n'aurait pas apprécié qu'un commis aux écritures se mêle d'avoir des idées, et particulièrement le genre d'idées pernicieuses propagées par Ernest.

Ils retrouvèrent un groupe d'ouvriers aux grilles de l'usine. L'atmosphère était joyeuse, comme chaque samedi soir : on avait sa paye en poche et le lendemain serait chômé. Ils se dirigèrent ensemble vers la ville.

— Les choses ne vont pas très bien, dit Ernest, je ne vois plus passer de commandes.

— Quel oiseau de malheur tu fais ! maugréa l'un des ouvriers.

Le coton utilisé par l'industrie normande venait exclusivement d'Amérique du Nord. Mais il y avait la guerre, là-bas. Le coton n'arrivait plus que parcimonieusement.

La famine du coton sévissait dans toute la province. Plusieurs filatures avaient fermé. Le nombre de chômeurs ne cessait d'augmenter.

— La filature Hauchecorne ne peut pas être touchée par la famine du coton... lança un autre.

— Comme si Hauchecorne était Dieu le père, répliqua Ernest.

— Les rentrées sont presque nulles, confirma Virginie.

— Vous, dans les bureaux, vous croyez tout savoir.

— C'était l'habituelle attaque à l'encontre des « culs de plomb », planqués dans les bureaux. Ils marchèrent en silence. Au moment de se séparer, Virginie demanda :

— C'est entendu, pour demain ?

Ernest acquiesça.

— La Bretonne viendra aussi, annonça Joseph.

Les cloches sonnaient à toute volée, annonçant la fin de la messe. Comme un clair soleil brillait, les femmes avaient revêtu des vêtements d'été. Le parvis ressemblait à un jardin fleuri.

— Voilà nos grenouilles de bénitier, on va enfin pouvoir y aller, lança Joseph.

Pas plus qu'Ernest, Joseph n'avait assisté à la messe. Ernest, parce que ses idées philosophiques le lui interdisaient. Joseph, par principe.

Les jeunes gens longèrent la mer en direction de Sainte-Adresse. C'était si bon de n'avoir rien à faire, de ne pas être enfermé entre les murs de la filature et de n'être surveillé par personne ! Sous son chapeau de paille, Virginie avait laissé libres ses cheveux onduleux que le vent tordait en une masse souple et vivante.

— Tu ne trouveras jamais de galant, avec tes airs de paysanne, lança Katell.

— Tu sais bien que je suis une paysanne ! répliqua Virginie en riant.

Katell aussi était d'origine paysanne, mais elle refusait de l'avouer. Ses parents possédaient une petite ferme dans le Finistère : peu de terres et un sol pauvre. Katell était

l'aînée de quatre enfants. Lorsqu'elle avait eu onze ans, on l'avait placée comme bonne à tout faire chez la veuve d'un ancien employé des douanes, à Landerneau. La veuve lui faisait laver le sol à genoux, par tous les temps. Katell se jurait qu'un jour elle prendrait sa revanche. Elle entendait souvent parler de la Normandie. On disait que la vie y était bien autrement facile qu'en Bretagne. Un jour, Katell avait pris son balluchon et ses économies et elle s'était embarquée pour le Havre. À cette époque, le coton arrivait par cargos entiers de Virginie et de Caroline. On cherchait du monde dans les usines. Katell n'avait eu aucun mal à trouver un emploi. Comme elle était sérieuse et dure au travail, elle avait été appréciée. En peu de temps, elle était devenue l'une des rares femmes responsables d'un métier. Elle ne laissait pas un instant de répit aux trois gamins qui travaillaient sous ses ordres. Le fil qui sortait de son métier était réputé l'un des plus fins, des plus réguliers et des plus solides, capable de rivaliser avec les meilleures productions anglaises. Katell se savait promise à un bel avenir. Elle économisait sur tout : la nourriture, le chauffage, l'éclairage. Les vêtements constituaient son seul luxe ; elle voulait paraître une demoiselle.

Joseph travaillait comme réparateur sur les machines de la filature. Il avait des doigts épais, abimés, noircis par la graisse, avec des ongles cassés. Malgré cela, il était beau garçon, brun, le visage viril, les joues creuses et noircies par la barbe naissante, les boucles de ses cheveux retombant en désordre sur ses tempes. De toute sa personne émanait une impression de souplesse et de vigueur presque animales. Conscient de l'attrait qu'il exerçait sur les femmes, Joseph ne cachait pas son mépris pour elles. Malgré cela, il les attirait de manière inexorable, telle une flamme vive et brûlante. Sa sombre beauté fascinait d'autant plus qu'elle paraissait inquiétante.

Ils s'arrêtèrent dans l'une des mesures de pêcheurs disséminées parmi les dunes, demandant à dîner de crevettes arrosées de cidre. Il n'y avait qu'une seule pièce, dans cette pauvre baraque. Ils s'assirent sur les chaises en

paille, autour d'une table en bois blanc, que l'on devait récurer avec du sable. Le soleil de fin d'été entrainait par la porte laissée ouverte, effleurant de ses rayons le sol de terre battue et lui donnant un aspect velouté. Le lit, une sorte de grabat, disparaissait dans l'ombre. La « patronne » sortit ravauder un filet tandis que, affamés par le grand air, les jeunes gens mangeaient de bon appétit. À la fin du repas, Katell annonça qu'elle se sentait trop fatiguée pour continuer. Virginie eut du mal à réprimer son mécontentement. En dépit de sa frêle apparence, Katell portait des bobines de vingt ou, parfois même, de trente kilos. Elle était donc beaucoup plus résistante qu'elle ne le paraissait. Ils avaient convenu d'aller sur la falaise : de là-haut, c'était si beau ! On y voyait la mer à perte de vue. Et cette peste de Katell compromettait le projet. Bien entendu, les garçons allaient céder à cette pimbêche, parce qu'ils la trouvaient séduisante. Katell avait un charmant visage ovale, un front délicatement bombé et un nez fin et droit. Ses sourcils, noirs, formaient un arc régulier et ses lèvres minces étaient bien dessinées. Pourtant, il y avait au coin de sa bouche un pli d'où émanait une certaine sécheresse, même quand elle souriait.

Comme à regret, Joseph proposa :

— Je vais rester avec mademoiselle Katell.

Virginie n'était dupe. Depuis des semaines, Joseph se montrait assidu auprès de la Bretonne. Elle l'avait d'abord tenu à distance, ce qui avait eu pour effet d'exacerber un peu plus les démonstrations de Joseph. « Le voilà ferré », avait commenté une ouvrière. Katell devait être parvenue à ses fins car, depuis quelques jours, elle affichait un air suffisant.

— Elle a la tête d'une qui va se faire épouser, avait observé une ancienne.

— Dis plutôt : d'une qui croit qu'elle va se faire épouser, avait répliqué une autre.

Et elles avaient ri.

Virginie se leva :

— Eh bien, moi, je continue !

Les deux garçons se regardèrent. Les convenances interdisaient qu'une femme se promène seule. Ernest soupira, avant de conclure d'un air contraint :

— Dans ce cas, j'accompagne mademoiselle Virginie.

Sous l'effet de la colère, les yeux de Virginie devinrent presque fluorescents.

— Je n'ai besoin de personne !

Elle sortit et s'engagea sur le chemin de la falaise, gravissant rapidement la pente, mue par la colère qui faisait vibrer tout son corps. Elle entendit la voix haletante d'Ernest, un peu plus bas :

— Virginie, attends-moi !

Pour toute réponse, elle se hâta un peu plus. Arrivée à mi-pente, elle dut reprendre son souffle. Les effets de la colère commençaient à s'atténuer. Ernest arrivait péniblement, le chapeau en arrière, le front ruisselant. Alors qu'il arrivait à sa hauteur, elle lança, hargneuse :

— Tu n'avais pas à te sentir obligé de venir ! Je suis assez grande pour me passer de chaperon.

Ernest, qui était très rouge, s'empourpra un peu plus :

— Je ne voulais pas avoir l'air...

— De quoi ?

Il ne répondit pas, mais il avait l'attitude piteuse d'un chien qui craint d'être rabroué par son maître. Virginie se remit à marcher, normalement cette fois. Ils arrivèrent au sommet de la falaise. Ernest restait silencieux. On n'entendait que le vent, qui pliait et redressait les hautes herbes sèches de la prairie en brusques vagues irrégulières. L'immensité de la mer, scintillant sous le soleil, allait se perdre dans le ciel, très loin, là-bas. Des mouettes, éblouissantes de blancheur, descendaient en une longue courbe vers l'abîme et remontaient élégamment avant de se suspendre un instant devant eux.

— Elles écrivent dans l'espace un poème de liberté, remarqua Ernest.

— Les oiseaux de mer écrivent toujours des poèmes de liberté, c'est sans doute pour ça que je les aime.

Elle étendit son fichu sur l'herbe, pour s'asseoir. Elle sortit un carnet, un crayon et une petite boîte d'aquarelles.

Ernest s'assit près d'elle, mais à distance respectueuse. Elle traça sur le papier la longue courbe de la baie, puis la silhouette des collines de Honfleur. Ernest la regardait dessiner. Elle demanda :

— À quoi penses-tu ?

Oserait-il lui dire qu'il la trouvait belle et qu'il aimait ce petit plissement des yeux, lorsqu'elle examinait son motif ? Il bredouilla :

— À rien de particulier.

Elle ressentit un léger pincement de déception. Elle aurait aimé qu'il lui dise : « Je te trouve jolie ». Quand elle se regardait dans un miroir, elle ne se trouvait pas particulièrement laide. Pourtant, jamais personne ne lui avait dit qu'elle était jolie. À la vérité, elle n'était pas jolie, elle était belle. Mais sa beauté aristocratique et légèrement distante impressionnait la plupart des hommes. Surtout quand, tel Ernest, ils étaient timides. Il avait attendu et espéré cet instant depuis des jours. Tandis qu'il recopiait des lettres, à la manufacture, ou la nuit, quand il s'éveillait, il s'était répété des centaines de fois ce qu'il dirait à Virginie. Et voilà qu'il avait perdu tous ses moyens.

Elle termina son aquarelle.

— Je peux la regarder ?

— Attention ! elle n'est pas complètement sèche...

— Elle est très réussie.

Pouvait-elle deviner que c'était sa façon de lui dire : « Je t'aime » ? Il lui rendit le carnet et en profita pour se rapprocher légèrement. Virginie désigna les coquelicots, ultimes messagers de la saison :

— Mon grand-père dit que c'est de la vermine pour les cultures mais, moi, j'aime les coquelicots. As-tu remarqué comme leurs pétales sont à la fois fragiles et éclatants ?

— Ils te ressemblent répondit Ernest, la voix enrouée d'avoir osé cette déclaration d'amour déguisée.

Virginie sentit la chaleur lui monter aux joues. Ernest venait de toucher juste. Elle aimait secrètement à se comparer à ces fleurs sauvages et indisciplinées, qui jamais ne poussent où on les attend, qui se fanent au moindre contact, alors qu'elles se montrent tellement résistantes

quand on les laisse libres... Elle se leva et alla cueillir des coquelicots. Elle revint s'asseoir, tout contre Ernest. Elle laissa tomber sur la vasque de sa robe plusieurs boutons de fleurs.

— Tu en choisis un ?

Ernest hésita, puis il désigna l'un des boutons de coquelicots, laissant son doigt à distance prudente. Elle prit le bouton et demanda :

— Coq, poule, poussin ?

— Poussin.

Elle entrouvrit les deux coques du bouton. Des pétales d'un rose soutenu se déployèrent lentement.

— Perdu ! c'est une poule.

Ils rirent.

— Donne-moi encore une chance, plaida Ernest.

— D'accord, choisis un autre bouton !

Le même manège recommença, et, à chaque fois, Ernest perdait.

— Décidément, ce n'est pas mon jour de chance.

Il parlait tout autant du jeu que de son incapacité à surmonter sa timidité.

— Tu devrais écrire une poésie sur les coquelicots, suggéra Virginie en libérant de sa gangue une fleur d'un blanc pur. Tiens, c'est un poussin cette fois.

Virginie insista :

— Pour moi, tu le feras ?

Ernest s'occupait des correspondances de la filature par nécessité. Souvent, quand Virginie et Ernest revenaient de l'usine, il récitait à la jeune fille un poème qu'il avait composé pendant la journée. Virginie, fatiguée d'avoir aligné des chiffres sur les livres de comptes, se laissait bercer par la voix chaude et enveloppante d'Ernest. Il répondit :

— Pour toi, je le ferai.

Virginie sourit, puis elle ferma les yeux. Elle avait rejeté son chapeau en arrière. Un ruban de satin bleu ceignait son cou charmant et retenait le chapeau dans son dos. La lumière semblait irradier de ses cheveux baignés de soleil. Ils restaient là, assis dans l'herbe, chacun absorbant silencieusement la chaleur de cette journée de fin

d'été. Ernest se tourna vers Virginie, détaillant le profil de la jeune fille, son nez aquilin, ses pommettes hautes et son menton volontaire, observant la délicatesse de ses paupières, semblables à des pétales à peine rosés. Un imperceptible duvet blond, sur la lèvre supérieure de la jeune fille, émouvait Ernest, et plus encore le mouvement régulier de la poitrine de Virginie, qu'il devinait blanche et délicate, délicieusement attirante, sous le léger tissu que le soleil rendait translucide. Jamais il n'avait autant désiré une femme, et jamais il ne s'était senti aussi intimidé par une femme. Il s'approcha d'elle, si près que Virginie sentit le souffle tiède du jeune homme sur sa joue. Elle attendit, mais seul le vent vint effleurer ses lèvres. Dépitée, elle ouvrit les yeux. Ernest s'était reculé. Qu'aurait-elle fait, s'il l'avait embrassée ? Peut-être lui aurait-elle donné une gifflé. Ou peut-être lui aurait-elle rendu son baiser. Elle n'aurait su le dire. En tout cas, elle lui en voulait de ne pas avoir fait la tentative. Au moins, l'un et l'autre auraient su à quoi s'en tenir.

Il s'était levé, désignant le soleil qui commençait à descendre vers l'horizon et la flottille de barques qui partait pour la pêche de nuit.

— Il est temps de rentrer.

Elle rangea son carnet et sa boîte d'aquarelle. Elle défroissa sa robe, ramassa son fichu et ils rejoignirent le sentier. Elle espérait encore. Est-ce qu'il allait lui prendre le bras ? Lorsque le sentier se fit plus étroit, il s'effaça, marchant quelques pas derrière elle. Elle était dépitée, presque humiliée, par tant d'indifférence. Lui était follement amoureux de Virginie, mais il se sentait indigne de la beauté de la jeune fille, indigne aussi de son talent d'artiste, indigne surtout de son milieu social.

Derrière la nappe luisante de l'estuaire, les collines harmonieuses de Honfleur se paraient de gris tourterelle. Au-delà, l'ombre de la côte allait se noyer dans une brume lumineuse. Pour déguiser sa déception, Virginie demanda :

— Parle-moi de ce qui est là-bas, de l'autre côté, de ton pays.

Ernest retrouva soudain son assurance.

— Là-bas ? C'est un pays merveilleux. Les rivières descendent des nuages et glissent le long des collines. Dans les ports viennent mouiller des navires construits avec des bois précieux : acajou, santal, bois de rose, camphrier... d'un parfum entêtant. Les hommes qui montent ces navires parlent des langues étranges. Ils vont pieds nus, mais ils portent des bijoux d'or et des vêtements aux couleurs éclatantes comme le soleil levant. Leurs visages restent impénétrables. Certains ont sur l'épaule des animaux mystérieux, dont les yeux semblent perdus dans le souvenir de leurs jungles natales. D'autres tiennent sur leur poing des oiseaux aux plumages étincelants, aux chants envoûtants. Les voiles de leurs navires sont tissées de rêves et de lumière...

Elle rit. Les échos de son rire furent emportés par le vent.

— C'est comme ça, Trouville ?

Il feignit de s'étonner :

— Tu parlais de Trouville ?

Elle haussa les épaules.

— Évidemment.

— Je pensais que tu voulais que je te parle des Indes...

Elle le taquina :

— Comment connaîtrais-tu les Indes ?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta :

— Par tes livres, bien sûr.

Avec une étonnante détermination, il affirma :

— Un jour, tu verras, j'irai en Inde...

Elle ne s'en étonna pas. Elle aimait qu'il partage avec elle ses rêves.

Joseph et Katell étaient repartis depuis un bon moment en direction du Havre. Ernest et Virginie prirent le même chemin. La lumière baissait peu à peu et la mer se couvrait de reflets de perle. La lune formait un fin croissant

dans le ciel assombri. Ils entrèrent en ville au moment où l'on allumait les réverbères. Ernest accompagna Virginie jusqu'au pied de son immeuble. Le sommet des hautes mâtures des grands voiliers accrochait les ultimes rayons du soleil couchant, tandis que les premières étoiles commençaient à clignoter dans le ciel. Ils se quittèrent sur un simple « à demain ».

Virginie tira la lourde porte de chêne noirci par les ans, les intempéries, la poussière et la fumée des navires. Elle fut aussitôt assaillie par le vacarme du quai. Des sirènes mugissaient, des hommes criaient, les navires grinçaient en tirant impatiemment sur leurs amarres, les sifflets stridents appelaient les matelots à leur poste. Il y avait également le roulement des poulies, le cliquetis des cabestans, le claquement nerveux des sabots des chevaux sur le pavé. De temps à autre, le rire sonore d'un goéland dominait cette confusion de bruits. Virginie s'engagea sur le quai, louvoyant entre les entassements de ballots, évitant les voitures, les chevaux et les hommes qui pestaient de la trouver sur leur chemin. Des débardeurs se dépêchaient de hâler les dernières balles. C'était l'habituelle frénésie qui s'emparait du Grand Quai quand la marée venait à son haut. Dans quelques heures, il n'y aurait plus là que les femmes de pêcheurs, avec leurs petites voitures à bras chargées de poissons, et les ménagères du quartier, femmes du peuple, épouses de marins ou de dockers, discutant âprement les prix. Et puis le quai deviendrait vide, abandonné. Seuls flotteraient les fades effluves du bassin. Quelques rats téméraires s'y aventureraient, à la recherche de débris de nourriture, tandis que l'habituel mendiant glanerait les mégots de cigares.

Un homme élégant, le manteau jeté sur le bras, sortit précipitamment de l'hôtel de l'Amirauté. Il l'aurait bousculée si, prompte, elle n'avait fait un léger bond de côté. Il s'arrêta et bégaya quelques mots d'excuse, mais déjà elle lui avait tourné le dos. À l'aide de son porte-voix, le capitaine du bateau hélait les retardataires. L'homme

revint à lui. Il traversa le quai en courant. On s'apprêtait à ramener la passerelle. Dès qu'il eut posé un pied sur le pont, le capitaine lança un ordre. Un épais nuage de fumée noire s'échappa de la cheminée du navire, répandant une odeur âcre, écartelé en panaches incohérents par une bourrasque de vent, tandis qu'une brusque averse de pluie brouillait la lumière des projecteurs et le quai. Immobile sur le pont, indifférent à la pluie, l'homme observait la silhouette de la jeune fille qui, d'un geste élégant et preste, avait remonté son fichu sur son lourd chignon couleur d'or, avant de s'éloigner d'un pas vif. L'homme emporterait outre-Manche, avec une pointe de nostalgie, l'image de ces yeux entre vert et sable, de ce nez délicatement aquilin, de ces lèvres minces mais sensuelles, de ce menton bien dessiné, marqué d'une fossette.

Ouvrières et ouvriers étaient attroupés, attendant que l'on ouvre les grilles de la filature. Virginie aperçut la silhouette dégingandée d'Ernest, en grande conversation avec Joseph. Elle rejoignit un groupe d'anciennes. Au début, les ouvrières l'avaient accueillie fraîchement. Ces femmes nées en ville, respirant depuis toujours les fumées de charbon, nourries de mauvais pain et de lait coupé d'eau, entrées à l'usine dès l'enfance, avaient les cheveux ternes, des dents grises, une peau malsaine et le corps parfois déformé, à force d'être resté plié sous les machines. Plus d'une avait coiffé sainte Catherine. Virginie, au contraire, avait l'apparence saine d'une enfant élevée dans une campagne opulente : les cheveux abondants et brillants, une peau fraîche et sans défauts, de solides dents blanches, un corps aux formes pleines et harmonieuses. Mais Virginie avait su se faire adopter.

— On dirait que le soleil t'a modue [mordue], petiote.

Une autre ajouta :

— Ça te va bien.

— C'est pas d'une fille convenable, d'avoir les joues colorées, lança la Bretonne, qui venait d'arriver.

Une des anciennes posa sa main sur l'avant-bras de Virginie :

— Laisse donc les méchanteries. Si j'étais un garçon, je te donnerais mon cœur sans compensation.

Une autre ajouta, tout en dévisageant la Bretonne :

— Ce qui est convenable, ça se lit pas sur les joues, va.

Les autres opinèrent. Les lèvres serrées, Katell se détourna.

— Mais qu'est-ce qu'ils font, on ne va donc pas embaucher ce matin ? demanda l'une des ouvrières. Déjà qu'on n'était pas d'éplet [en grande activité] ces derniers temps...

Un mouvement d'inquiétude parcourut le groupe. On entendait tellement parler de filatures qui fermaient. Du côté des hommes, on s'inquiétait aussi. Une des femmes osa lancer un : « Alors ? » impatient, aussitôt repris par les autres, mais plus bas. À ce moment, le directeur, doté d'une silhouette ronde d'homme arrivé, apparut. Il était flanqué des contremaîtres. En d'autres circonstances, la proximité d'un Berthélémy monumental et d'un Hauchecorne courtaud, aurait suscité quelques quolibets, lancés à mi-voix. Une femme observa :

— Il était temps.

Les ouvriers se massèrent devant la grille. Le directeur resta debout, de l'autre côté de la porte toujours close. Ses joues, habituellement colorées, encadrées de favoris, paraissaient jaunâtres. Il avait les traits tirés, l'air fatigué. Il s'éclaircit la voix :

— Écoutez, mes enfants, on ne va pas embaucher.

Il y eut un moment de silence stupéfait. Quelques ouvriers souriaient, comme s'il s'agissait d'une blague.

— Comment ça, pas embaucher ? demanda un homme. Hauchecorne répéta :

— Vous avez bien entendu : on ne va pas embaucher.

Il y eut des murmures.

— Ça se peut pas ! s'exclama un autre.

— On ne va pas embaucher, répéta le directeur, plus lentement cette fois, comme s'il voulait s'assurer que ses paroles seraient bien comprises par tous.